



Universidad de Valladolid

Facultad de  Filosofía y Letras

GRADO EN LENGUAS MODERNAS Y SUS LITERATURAS

Departamento de Filología Francesa y Alemana

TRABAJO DE FIN DE GRADO

L'Aliénation à travers le roman d'Abdellah Taïa *La Vie lente*

Presentado por:

D^a María de los Ángeles Jato Vázquez

Tutelado por:

D^a Claudia Pena López

Curso 2021-2022

TABLE DES MATIÈRES

1. INTRODUCTION	5
2. BIOGRAPHIE DE L’AUTEUR.....	9
3. CONTEXTUALISATION DE L’OEUVRE.....	15
3.1. ATTENTATS TERRORISTES DE 2015	15
3.2. ISLAMOPHOBIE	17
4. FICTION OU AUTOFICTION.....	21
5. L’ALIÉNATION À TRAVERS <i>LA VIE LENTE</i>.....	25
5.1 DÉFINITION DU CONCEPT D’ALIÉNATION	25
5.2 CAUSES DE L’ALINÉATION.....	27
5.2.1. L’IMMIGRATION.....	27
5.2.2. LA FRANCE	29
5.2.3. LES PROBLÈMES GÉNÉRATIONNELS	32
5.2.4. L’HOMOSEXUALITÉ.....	38
6. CONCLUSIONS	43
7. BIBLIOGRAPHIE.....	47
8. SITOGRAFIE	49

1. INTRODUCTION

Tout au long de l'itinéraire académique de notre licence nous avons eu l'occasion de découvrir des écrivains et écrivaines aux parcours, origines et styles très divers. Cependant, parmi cet immense florilège, pour réaliser ce *Trabajo de fin de grado*¹, notre intérêt s'est porté sur Abdellah Taïa, auteur francophone et marocain du XXI^e siècle, vivant en exil idéologique à Paris depuis une vingtaine d'années. Son roman *La Vie lente*, publié en 2019 aux Éditions du Seuil, nous présente Mounir, personnage que l'on pourrait voir comme l'*alter ego* de l'auteur, à travers lequel nous assistons aux scènes de violence et d'exclusion, d'amour et d'amitié, qui feront l'objet de notre mémoire.

Plusieurs motifs nous ont conduites à faire ce choix. Dans un premier temps, nous avons estimé intéressant d'analyser l'œuvre du premier écrivain marocain ayant fait son *coming out* dans un pays où l'homosexualité est pénalisée, ce qui fait preuve d'un grand courage et fait rêver les personnes réprimées d'un avenir meilleur. Dans un second temps, il devient le porte-parole des classes socialement exclues et se sert de la langue française pour s'adonner à l'écriture, enrichissant la langue des colons et des élites marocaines de son imaginaire maghrébin. Nous pénétrons ainsi dans sa manière de penser et de juger le monde qui l'entoure, son regard critique ouvre le nôtre. En outre, il nous plonge dans la tendresse qui s'est tissée entre deux êtres, une dame octogénaire et un homme marocain dans la quarantaine, aussi perdus l'un que l'autre dans la France des post-attentats terroristes.

L'objectif de cette étude n'est pas d'analyser toutes les thématiques abordées dans *La Vie lente*, mais de réfléchir sur les causes et les conséquences qui peuvent pousser un individu, menant une vie anodine et imperceptible, à ne plus savoir quelle est sa place dans une société sectaire et méfiante. L'état mental de Mounir, protagoniste de *La Vie lente*, débouchera sur la construction d'une vie imaginaire issue de l'aliénation dans laquelle il a basculé, l'empêchant de distinguer le réel de la fiction.

¹ Dénomination espagnole équivalent à un mémoire de fin de licence.

Notre mémoire comportera plusieurs chapitres et sous-chapitres, nous permettant de structurer notre étude. À travers le premier, nous introduirons l'objet de notre mémoire de fin de licence, ce qui nous permettra d'expliquer quelles ont été nos motivations, et quels sont les objectifs poursuivis. Le deuxième est consacré à présenter la vie de l'auteur aussi bien dans son pays d'origine, où il vit jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, qu'en France, pays qu'il a choisi pour y établir sa résidence et pour écrire. Ces expériences vitales sont nécessaires pour mieux comprendre l'essence de son écriture. Les années de jeunesse marquent les individus à tout jamais, et les récits renferment toujours une petite partie de notre auteur.

Dans le troisième chapitre, nous aborderons la contextualisation de *La Vie lente*. Les déictiques temporel et spatial sont d'une extrême importance pour comprendre le récit, comme le soutiennent les linguistes Helena Calsamiglia Blancafort et Amparo Tusón Valls dans *Las Cosas del saber. Manual de análisis del discurso* (2001) :

Los elementos deícticos son piezas especialmente relacionadas con el contexto en el sentido de que su significado concreto depende completamente de la situación de enunciación, básicamente de quién las pronuncia, a quién, cuándo y dónde. Son elementos lingüísticos que señalan, seleccionándolos algunos elementos del entorno contextual [...] Los deícticos (llamados conmutadores por Jakobson, 1957) son elementos que conectan la lengua con la enunciación². (2001 : 116)

En effet, connaître le cadre spatio-temporel est indispensable afin de saisir au mieux l'histoire racontée. Dans ce sens, l'ambiance hostile ressentie par Mounir tout au long de ce roman s'entend comme une conséquence des attentats terroristes perpétrés en

² Les éléments déictiques sont des pièces très en relation avec le contexte, étant donné que leur signification précise dépend entièrement de la situation de l'énonciation, principalement de qui les prononce, à qui, quand et où. Il s'agit d'éléments linguistiques qui signalent, en les désignant, certains éléments de l'environnement contextuel [...] Les déictiques (appelés commutateurs par Jakobson, 1957) sont des éléments qui connectent la langue à l'énonciation². (2001 :116)

France en 2015. En tant que Marocain, célibataire, détenant des diplômes supérieurs et maîtrisant à la perfection la langue française, il va soulever des soupçons injustifiés et provoquer des jugements stéréotypés, d'autant plus du fait qu'il habite dans un quartier riche de Paris, où les personnes émigrées n'ont pas leur place.

Le quatrième chapitre s'occupera de connaître le genre littéraire dans lequel s'encadrerait le roman objet de notre analyse et, le cinquième chapitre, portera sur le vif même de notre étude : l'aliénation. Les sous-chapitres de cette partie nous permettront, d'une part de définir ce terme, devenu d'un usage très commun dans la société moderne et déshumanisée dans laquelle nous vivons et, d'autre part de découvrir les différentes causes, sociales, politiques et personnelles qui sont à l'origine de cet état psychologique. Pour finir, le sixième chapitre conformera notre conclusion, où nous élaborerons une synthèse des différents points traités dans ce mémoire.

2. BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

L'écrivain Abdellah Taïa est né au Maroc le 8 août 1973 à Hay Salam, Salé, une localité pauvre lors de l'enfance de Taïa, ayant pourtant connu une amélioration économique ces dernières années. L'écrivain raconte dans ses œuvres comment Salé contemple, de l'autre côté du fleuve Bouregreg, l'imposante Rabat. Son enfance et adolescence se déroulent dans un quartier populaire, au sein d'une famille nombreuse, de neuf enfants, six sœurs et trois frères, lui étant l'avant-dernier. Son père étant employé dans une bibliothèque, c'est cependant sa mère, issue d'un petit village, femme analphabète, ne sachant ni lire ni écrire, qui gouverne le foyer d'une main ferme et dictatoriale, quoique brillante, faisant preuve d'une gigantesque ingéniosité, d'un florilège de stratégies, de ruses et d'astuces lui permettant de remplir les nécessités basiques de sa famille au quotidien. Le dernier roman d'Abdellah *Vivre à ta lumière*, paru en mars 2022 aux Éditions du Seuil, rend hommage à cette femme, à cette mère, à cette épouse, effigie d'un pays avec un passé colonialiste, d'une société injuste, d'une famille défavorisée.

La vie n'est pas facile, la cohabitation est embarrassante. La maison qui ne se compose que de trois pièces doit en effet héberger onze personnes, la répartition de l'espace est injuste et disproportionnée : une chambre est réservée au chef de famille ; l'autre est assignée à son frère aîné, le protégé, l'espoir financier de la famille, l'amour platonique d'Abdellah ; et la dernière est attribuée à sa mère et au reste des enfants. Neuf personnes sont alors contraintes de dormir ensemble, entassées, à ras du sol, dans une promiscuité absolue, sans aucune place réservée à l'intimité, à l'isolement ou au recueillement, dont tout un chacun en éprouve le besoin.

Pour se venger de cette inégalité, profitant souvent de l'absence du frère aîné et des parents, Abdellah, son petit frère et ses sœurs prennent possession du territoire interdit, et là, loin des regards, à l'abri des normes, des règles, des interdits sociaux, politiques et religieux, ils chantent, dansent, se déguisent... se dépouillant de tous leurs carcans.

Quoique Abdellah ait grandi dans un milieu très pauvre, son imaginaire est chargé d'émotions, de contacts, de complicités, de ruses, de combines, de manèges, de stratagèmes, tout ceci permettant la survie dans un environnement hostile.

Par ailleurs, sa sexualité a marqué d'une façon indélébile sa personne, homosexuel, cette orientation au Maroc pose un véritable problème étant donné que l'homosexualité est illégale, comme le reflète *Le Code pénal marocain*, dans son Article 489 :

« Est puni de l'emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 120 à 1 000 dirhams, à moins que le fait ne constitue une infraction plus grave, quiconque commet un acte impudique ou contre nature avec un individu de son sexe. »

De surcroît, la religion musulmane condamne également cette pratique, comme le proclame *Le Coran* :

« Sourate 26 – Versets :

165 - Accomplissez-vous l'acte charnel avec les mâles de ce monde ?

166 - Et délaissez-vous les épouses que votre Seigneur a créées pour vous ? Mais vous n'êtes que des gens transgresseurs ».

Nous pouvons comprendre aisément que cette société contraint les individus homosexuels à vivre en se sentant fautifs, en se considérant coupables, et, par conséquent, à survivre dans le mensonge autant que dans les apparences ; tout ceci dans le but bien précis de ne pas se faire remarquer et de devenir le plus invisible possible. Dans cette atmosphère étouffante, le jeune Abdellah va servir à assouvir les besoins des hommes qui n'osent pas avouer ouvertement leur homosexualité et vont abuser sans aucune gêne ni retenue d'un adolescent fragile et vulnérable. Cela l'amènera à se faire violer à maintes reprises, sans que personne dans sa famille n'intervienne, comme il le raconte lors d'un entretien, le 12 juillet 2016 à France Culture, à la journaliste Laure Adler : « s'ils avaient défendu quelqu'un qui est homosexuel, dans la société où on vivait, ils auraient subi des conséquences graves » (Hors-Champs, minute 6:58).

Avec le temps, il a compris que les êtres qui auraient pu le sauver, se trouvaient pieds et poings liés, dans une société intransigeante et intolérante. Ses études

constitueront une voie de salvation, de salut, un moyen de libération et de liberté, comme il l'affirme dans un article publié dans *Le Monde* le 13 janvier 2015 « Ma mère nous disait sans cesse : ' Lisez, lisez, lisez... ' Au Maroc, cela veut dire : ' Étudiez ! ' Il n'y a que cela qui vous sauvera de la pauvreté et de l'abandon politique où nous survivons tous ». Guidé par cette voix, il commence ses études de littérature française à l'Université Mohamed-V de Rabat, ensuite, grâce à une bourse, il continue sa formation en Suisse. Pour terminer son parcours universitaire, il entreprend un doctorat à la Sorbonne, à Paris.

Il a vingt-cinq ans lorsqu'il arrive en France. Derrière lui restent un passé, une existence, des souvenirs, un vécu, des expériences qui laisseront une empreinte impérissable sur tout son être, et devant lui, une destinée nouvelle : l'écriture. En effet, en 2000, son premier livre, *Mon Maroc* (Éditions Séguier, 2000 ; Éditions Points, 2022), voit le jour. Ce livre constitue un pacte autobiographique à travers lequel il retrace des moments de son enfance et de son adolescence dans sa ville natale. Dès lors, sa production littéraire n'a pas cessé : douze livres au total, dont le dernier *Vivre à ta lumière* (Éditions Seuil, 2022) fait partie de la liste d'été du Prix Goncourt 2022. De surcroît, il faut ajouter à sa production artistique la réalisation du film, *L'Armée du salut* (2014), éponyme de son roman de 2007, de même que, conjointement avec la comédienne Boutaina El Fekkak, l'écriture, mise en scène et l'interprétation de la pièce de théâtre autobiographique *Comme la mer, mon amour* (2021).

Si l'être humain a plusieurs naissances, correspondant chacune à des étapes saillantes dans une vie, pour Abdellah l'année 2006 constitue l'une d'entre elles puisqu'il fait son *coming-out*, devenant ainsi le premier marocain s'enthousiasmant à avouer publiquement son homosexualité. Un an plus tard, en juin 2007, il fait la une du magazine marocain *TELQUEL*, hebdomadaire créé en 2001 qui défend une ligne éditoriale libre et souvent critique envers le pouvoir du roi Mohammed VI, devant même faire face à de nombreux procès pour publier des nouvelles dérangeantes aux yeux de l'état. Par conséquent, l'article consacré à Abdellah Taïa constitue une provocation politique est sociale, et ce, d'autant plus que la couverture, que nous pouvons observer ci-dessous, audacieuse à la paire qu'incendiaire, affiche une

photographie de l'écrivain sous le titre, en gros caractères, « Homosexuel. Envers et contre tous ».

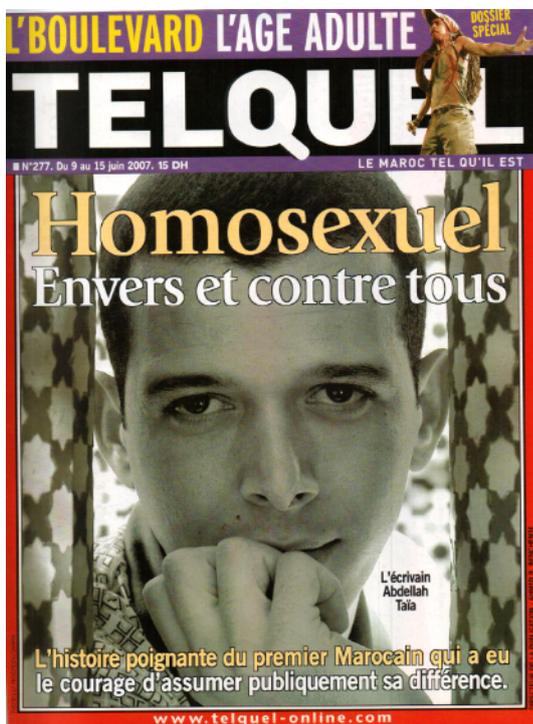


Photo 1 – Couverture de la revue marocaine TELQUEL, N° 277 DU 9 au 15 juin 2007,

Mots lapidaires « envers et contre tous », rien n'arrête ce jeune homme devenu un immigré en terre gauloise. Cette couverture est-elle une provocation ? Elle ne semble point l'être. En revanche, nous pensons que l'un des objectifs fondamentaux qu'elle poursuit est de rendre visibles les personnes qui jusqu'à ce moment vivaient dans l'ombre, dans la honte, dans le démerite. Un autre objectif vise à remuer une société intolérante, fallacieuse et hypocrite. Aimé Césaire, homme de lettres français, originaire de la Martinique, dans son *Discours sur le colonialisme*, écrit : « Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte. » (1994 : 1)

Réflexion que nous pouvons reporter au jeune Abdellah, qui, contre vents et marées, ouvre son cœur, son intimité, non seulement pour exister pleine et librement, mais également pour que d'autres s'identifient à lui et aient le courage de faire de même.

Néanmoins, il est évident que ce titre frappe l'œil du lecteur/lectrice, déclenchant des critiques de toutes parts, notamment de la part des médias marocains, dont les réactions sont profondément violentes, comme en témoigne la publication faite par l'association indépendante et non gouvernementale *l'Observatoire internationale* :

“Il a accepté de donner son c... pour se faire connaître”, “Il est publié et on parle de lui parce qu’il est homo”, “Il se prostitue pour plaire à l’Occident”, “C’est son postérieur qui parle, pas lui”, “Il nuit à l’image du Maroc et de l’islam”, “Si nous étions réellement en terre d’islam, on le lapiderait”. (2007 : 1)

La société, de son côté, ne reste pas indifférente, certaines personnes se sentent identifiées, d'autres se sentent attaquées. Quant à la famille, cible facile pour bavardages et commérages de tout genre, elle reproche, réproouve et rejette cette déclaration qui leur paraît offensante, voire outrageante ou même allant contre-nature. Abdellah, l'incompris, la victime, le souffre-douleur, fait face tout seul à cet immense ouragan. Vingt ans plus tard, lors de l'anniversaire de l'hebdomadaire TELQUEL, l'écrivaine franco-marocaine, Leïla Slimani proclame : « Si je devais choisir une seule couv', je dirais celle du *coming-out* de mon ami Abdellah Taïa : elle était d'un courage immense, et c'était un cadeau à tous les homosexuels du Maroc. Je ne l'oublierai jamais. » (TELQUEL, 12 novembre 2021)

Le parcours de l'écrivain Abdellah Taïa est parsemé de difficultés qui, ajoutées à de nombreux obstacles, il a su esquiver, l'écriture se transformant en son arme, en sa défense, sa catharsis. Dans chacun de ses livres, il dépose une petite pièce de sa vie. Le roman *La Vie lente*, retrace quelques épisodes autobiographiques : adolescence, études, famille, adresse, entre autres. En outre, il donne la voix à tous ces individus rendus invisibles par la société, dont les entraves de la vie quotidienne poussent à une certaine aliénation. Aliénation que nous allons analyser dans ce mémoire.

3. CONTEXTUALISATION DE L'OEUVRE

Le quatrième de couverture constitue un élément d'une importance absolue dans un livre, porte d'entrée par laquelle le lectorat indécis va être attiré et invité à découvrir un univers créé par un auteur ou autrice, qui peut être célèbre, ou tout au contraire, anonyme. Dans ce sens, le plat verso de *La Vie lente* révèle :

Dans la France d'après les attentats de 2015, Mounir, parisien homosexuel d'origine marocaine, vit dans une situation précaire. Il vient d'emménager rue de Turenne. Madame Marty, une vieille dame de 80 ans, survit difficilement dans un minuscule appartement.

Un condensé de renseignements très précis renferme l'essence et l'esprit de l'histoire racontée par l'écrivain Abdellah Taïa. Rien n'y manque : déictiques spatial et temporel, description succincte et concise du personnage principal, Mounir, sans oublier une esquisse de sa voisine, madame Marty, une vieille dame octogénaire qui vit seule, condamnée à l'aliénation que la vie, et plus concrètement la vie à Paris, réserve aux gens de son âge.

Ce roman raconte le Paris d'après les attentats terroristes de 2015. Paris, capitale de la France, symbole de liberté, d'égalité, de fraternité. Paris, dont la devise « fluctuat nec mergitur » traduite par « Il est battu par les flots, mais ne sombre pas » est une invitation à lutter. Les attentats ayant laissé une empreinte inoubliable et mémorable dans les esprits de la citoyenneté, nous nous demandons quels seront la répercussion, le retentissement et l'impact produits sur les personnages qui donnent vie à ce roman. Quelles luttes devront-ils mener afin de ne pas sombrer dans une aliénation les empêchant d'occuper une place digne dans la société?

3.1. ATTENTATS TERRORISTES DE 2015

Stade de football de Saint-Denis, Charlie Hebdo, Bataclan, Hyper Cacher... La liste des attentats terroristes perpétrés en France est longue et le nombre de victimes, imposant. Cependant, l'attaque la plus sanguinaire eut lieu dans la soirée du vendredi 13 novembre 2015, jour emblématique marquant la fin d'une semaine de travail et le début du week-end : temps de repos, de loisirs et de sorties en famille ou avec des amis et

amies. La première cible de cette offensive s'avère être le Stade de France, à Saint-Denis, qui, ce jour-là, réunissait un public considérable, dont un des spectateurs était le président de la République, François Hollande, heureux d'assister au match amical de football qui opposait la France à l'Allemagne. Un quart d'heure après le coup d'envoi, trois terroristes originaires d'Iraq et de la Belgique se font exploser aux portes du Stade. Un passant meurt comme conséquence de la déflagration occasionnée par une des bombes, alors que l'on constate qu'une cinquantaine de personnes sont blessées.

En même temps, en plein cœur de Paris, dans les X^e et XI^e arrondissements, le cauchemar commence : bars, restaurants et terrasses de cafés, dont la clientèle commence à profiter paisiblement de sa fin de semaine, deviennent l'objectif et les victimes d'un commando de kamikazes. Sans trêve, l'attaque se poursuit, le point de mire se tourne, désormais, vers la célèbre salle de fêtes Le Bataclan, dans laquelle le fameux groupe de rock américain Eagles of Death Metal, se produit devant un public nombreux. Le divertissement prend fin lorsque trois djihadistes, armés jusqu'aux dents, ouvrent le feu, prennent des otages et sèment la terreur pendant de très longues minutes. Les forces de l'ordre parviennent à abattre le commando, appartenant à l'organisation terroriste État islamiste. Le bilan, comme le reporte *Franceinfo* le 14 juillet 2019, est malheureusement épouvantable, le nombre de victimes s'élevant à 130 morts et 413 blessés.

Depuis ces attentats meurtriers, l'ambiance en France, et à Paris en particulier, devient vraiment ardue, la méfiance prédomine, la peur oppresse et la répulsion envers le collectif musulman, assimilé aux terroristes, se généralise. Ce rejet, prend le visage de racisme, de xénophobie ou, plus précisément, d'islamophobie (terme que nous expliquerons par la suite).

Le 8 septembre 2021, six ans après les attentats de 2015, s'ouvre la plus grande audience criminelle en France, afin de juger les accusés. Il est prévu que ce procès dure neuf longs mois pendant lesquels seront entendus aussi bien les témoignages que les personnes rescapées. Le climat demeure crispé, l'aversion et la phobie exacerbées. Abdellah Taïa dépeint, dans *La Vie lente*, cette atmosphère hostile et invivable pour ses

protagonistes, notamment envers Mounir, jeune homme arabe qui va éveiller la méfiance dans son voisinage :

J'ai peur de toi... maintenant... Tu es arabe, j'ai peur de toi...

Je savais parfaitement que madame Marty n'était pas raciste. Pas elle. Mais voilà, on était en 2017. Deux ans après l'attentat à Charlie Hebdo. Tout était devenu possible. Les gens en France n'étaient plus les mêmes. (2019 : 16-17)

Le terme “peur” prononcé itérativement par sa voisine, son amie, sa confidente, révèle l'emprise des conséquences des attentats détruisant des liens apparemment solides et prétendument impérissables.

3.2. ISLAMOPHOBIE

Définir le terme « islamophobie » ne se limite pas à mettre en rapport les termes « islam » avec « phobie » et obtenir « islamophobie » dont la définition, selon le dictionnaire Le Robert, Dico en ligne, est la suivante « Hostilité envers l'islam et les musulmans ». En effet, cette appellation donne naissance à une profusion d'explications, soulève de multiples controverses, occasionne des querelles et enflamme les esprits. Les sociologues Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed dans leur ouvrage *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*. (Éditions La Découverte, Paris, 2013) soutiennent que:

Au final, il est difficile de proposer une définition de l'islamophobie qui transcende toutes les approches théoriques évoquées. Mais nous considérons que l'islamophobie correspond au processus social complexe de racialisation/altérisation appuyée sur le signe de l'appartenance (réelle ou supposée) à la religion musulmane, dont les modalités sont variables en fonction des contextes nationaux et des périodes historiques. (2013 : 98)

Nous constatons une complexité pour déterminer, expliquer et circonscrire un mot qui de prime abord ne semblait pas poser de problème. Dans ce même sens, le professeur de sociologie à l'École des Sciences Sociales et Politiques, directeur de RACE.ED à l'Université d'Édimbourg, Nasar Meer, dans un article publié dans *Hommes et migration, Revue française de référence sur les dynamiques migratoires* (2019), partage les critères des deux sociologues Abdellali et Marwan :

Les musulmans d'Europe sont aujourd'hui confrontés à un ensemble de défis liés à leur racialisation, qui peuvent être rassemblés sous le concept d'«islamophobie ». Malgré tous les problèmes sémantiques posés par ce terme, il permet de comprendre les formes spécifiques que prend, dans le cas des musulmans, le processus de formation raciale. L'islamophobie inclut la suspicion, le dégoût ou la haine d'individus – ou du groupe – musulmans, considérant leur « musulmanité » réelle ou supposée comme un trait négatif. Elle renvoie donc à une logique raciale, et non pas simplement théologique, et peut prendre plusieurs formes, à travers des attitudes, des comportements, des discours et des images. (2019 : 11)

Depuis plusieurs années et comme contrecoup à toute la succession d'attentats terroristes perpétrés, non seulement en France mais également en Europe et aux États-Unis, la population a tendance à stéréotyper les Arabes. Généralisation et catégorisation que l'on établit conformément à nos propres croyances, selon nos idéologies personnelles, ou d'après nos préjugés les plus profonds, ces tendances prétendent homogénéiser les musulmans. Néanmoins, il existe des confusions car tous les Arabes ne sont pas musulmans, ni tous les musulmans ne sont pas Arabes, dans un article, publié dans le journal *Le Monde* 24 novembre 2015, les auteurs précisent :

En raison de son héritage colonial et de l'important contingent de Français d'origine marocaine, algérienne et tunisienne présents sur le territoire national, il est fréquent d'assimiler en France musulmans et Arabes. L'idée est triplement absurde.

D'abord, à strictement parler, le terme « arabe » renvoie aux populations originaires de la péninsule arabique (Arabie saoudite, Qatar, Emirats arabes unis...) et est donc inadéquat pour les populations d'origine maghrébine.

Ensuite, la confession et l'origine géographique ne préjugent évidemment pas l'une de l'autre. De même qu'il existe des Marocains juifs et chrétiens, il existe des musulmans français de longue date : à Saint-Denis à la Réunion, la première mosquée a été construite en 1905.

Enfin, le visage de l'islam change considérablement d'un pays à l'autre, selon son histoire. Au Royaume-Uni, par exemple, la plus grande partie de la population musulmane est d'origine pakistanaise ; en Allemagne, elle est d'origine turque. Au niveau mondial, le pays musulman le plus peuplé se situe en Asie : il s'agit de l'Indonésie, avec plus de 200 millions de fidèles, devant l'Inde et le Pakistan. (2015 : 2)

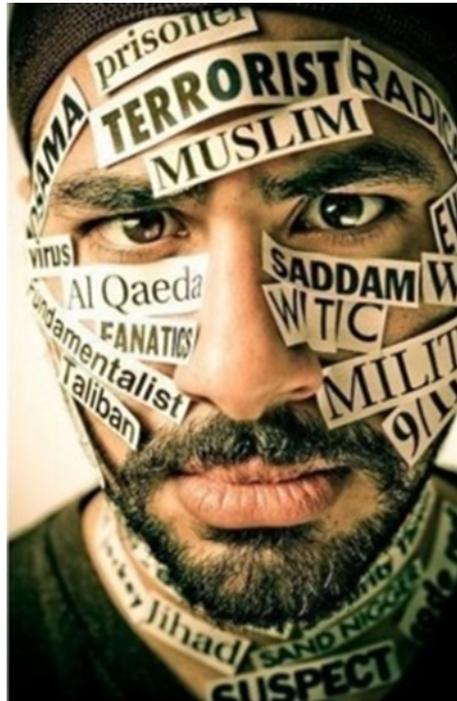


Photo 2 - Une production artistique illustrant de manière physique les stéréotypes qui « collent » à la peau des musulmans dans l'imaginaire collectif relayé par les médias. (Institut Numérique 29-08-2012)

Cette photographie ambitionne de mettre en exergue un florilège de clichés et de cadres mentaux, qui au fil du temps forgent les esprits d'un grand nombre de personnes. Les médias ayant contribué, en grande mesure, à modeler notre vision, à mouler notre imaginaire et à pétrir notre jugement. En conséquence, « l'islamophobie » réveille des sentiments de peur, avive des attitudes de rejet et revigore des pensées de haine. Cette illustration transmet tous ces topiques.

Que l'on utilise le terme « racisme antimusulman », ou que l'on parle « d'actes antimusulmans », les discriminations subies foisonnent : attaques contre des mosquées, agressions contre les femmes voilées, fermeture d'associations, refus d'embauche,

violence, insultes, condescendance, etc. L'écrivain Abdellah Taïa, dans sa tribune du journal *Le Monde* du 22 avril 2022, écrit :

Il faut déployer une énergie dingue pour ne pas se laisser piéger, inférioriser, les laisser faire de vous un Arabe domestiqué capable de réciter les bonnes citations intellectuelles qui le font passer pour ce qu'il n'est pas. Il faut trouver en soi une force incendiaire pour ne pas s'installer dans cette petite place que la France veut bien vous donner. Et il faut sans cesse leur prouver que vous êtes digne de la France et des idées de la France. (2022 : 3)

Nous trouvons de même intéressant de faire allusion au livre du philosophe et romancier français, Pascal Bruckner, *Un racisme imaginaire. Islamophobie et culpabilité* (Éditions Grasset, 2017) dont, malgré toutes les controverses soulevées, nous retenons les propos de sa conclusion : « On ne choisit pas son temps, on ne choisit pas d'en être ou de ne pas en être. Il fait effraction dans nos vies, à notre insu, nous enjoint de lui répondre ou de disparaître. Nous vivons une époque terrible. » (2017 : 120)

Dans le livre *La Vie lente* le protagoniste choisit non pas le temps, ni l'époque, que nous ne pouvons pas maîtriser, mais de mener une vie paisible, effacée, très discrète dans un quartier des plus chics de Paris, toutefois, subissant le poids de la société intolérante et islamophobe, il s'indigne, se révolte et se cabre, dès lors son monde chavire et le culbute dans un univers de totale aliénation.

4. FICTION OU AUTOFICTION

La Vie lente met en scène, non seulement les déboires, les amertumes, les revers et les aigreurs, mais aussi, l'illusion, la jouissance et la félicité du protagoniste, Mounir Rochdi. Cet homme est un écrivain marocain, dans la quarantaine, homosexuel, installé en France, où il a réalisé des études de Lettres et obtenu un doctorat (ce qui nous renvoie, en quelque sorte, à la biographie de notre auteur) :

Vous avez 40 ans et vous n'êtes toujours pas marié ?

Que répondre à cette question ? Est-ce de la provocation ?

Je suis gay. Homosexuel.

Ah... C'est pour cela que vous êtes en France ?

Pas exactement... Je rêvais de Paris. Trop. Je suis venu ici pour terminer mes études de littérature française.

Et vous les avez finies ? Oui. J'ai un doctorat. (2019 : 28)

Ce bref extrait met en évidence l'exactitude et l'authenticité existant entre la description du personnage fictif du roman et celle du propre Abdellah Taïa. À l'instar du petit garçon, dans le conte *Le Petit Poucet* de Charles Perrault, qui éparpille derrière lui des cailloux pour pouvoir retrouver son chemin, l'auteur parsème, tout au long de son roman, des pistes sur sa vie : souvenirs, expériences, émotions, vécu, afin d'aiguiser l'attention du lecteur ou la lectrice. L'objectif est atteint, car ces subtils renseignements éveillent notre curiosité et nous conduisent à nous demander si nous avons entre nos mains un roman autobiographique. Qu'en est-il vraiment ? Sommes-nous devant une autobiographie, une fiction ou une autofiction ?

Philippe Lejeune, dans *Le Pacte autobiographique* (1975, Éditions du Seuil), se penche sur l'autobiographie, genre littéraire qui soulève de nombreuses interrogations et dont nous retiendrons la définition qu'il en donne :

Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. Pour qu'il y ait autobiographie (et plus généralement littérature intime), il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur et du personnage (1975 : 14-15)

Cependant, nous avons pu constater qu'Abdellah Taïa, dans *La Vie lente*, ne fait pas un récit sur sa vie, sinon tout au contraire : il donne voix à un personnage inventé, à un être créé qui présente certaines coïncidences et similitudes avec l'auteur. L'écriture d'Abdellah Taïa se rapproche davantage de l'autofiction, dont Serge Doubrovsky, dans le quatrième de couverture de son roman *Laissé pour conte*, (Grasset, 1999) déclare :

Depuis trente ans, chaque fois qu'une page importante de ma vie a été tournée, je l'ai écrite. Ces textes, je les ai appelés romans, et ces romans, autofiction. Le terme a eu des échos.

À l'inverse de l'autobiographie, explicative et unifiante, qui veut ressaisir et dérouler les fils d'un destin, l'autofiction ne perçoit pas la vie comme un tout. Elle n'a affaire qu'à des fragments disjoints, des morceaux d'existence brisés, un sujet morcelé qui ne coïncide pas avec lui-même.

Fragments, épisodes, souvenirs du propre auteur s'entrecroisent avec le déroulement du jour à jour de Mounir. Par ailleurs, il est intéressant de souligner que le néologisme « autofiction » puise ces racines en 1977 et non pas en 1999, comme on pourrait le croire. Philippe Gasparini, docteur en Littérature Générale et Comparée, spécialiste des écritures du moi, dans son livre *Autofiction. Une Aventure du langage* (Éditions du Seuil, 2008), dans lequel il fait référence aux réflexions de Serge Doubrovsky, met la lumière sur cette terminologie :

Le mot « autofiction », sans tiret, vint finalement au monde, après une longue gestation, en cette même année 1977, sur la quatrième de couverture de Fils:

« Autobiographie ? Non. C'est un privilège réservé aux importants de ce monde au soir de leur vie et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau. Rencontres, fils des mots, allitérations, assonances, dissonances, écriture d'avant ou d'après littérature, concrète, comme on dit musique. Ou encore, autofiction, patiemment onaniste, qui espère faire maintenant partager son plaisir ». (2008 : 15)

Depuis 1977, de nombreuses analyses, études, essais et recherches se sont centrés sur ce genre littéraire, source inépuisable de réflexions. Abdellah Taïa, lui-même, lors d'un reportage réalisé en 2012 par Terrafemina, magazine féminin en ligne, explique comment il conçoit l'autobiographie :

Tout est autobiographique pour un artiste. Puisque tout passe par mon corps, par ce filtre qu'est mon esprit, mon imagination, tout ce que j'écris, tout ce qui sort de moi, porte des traces de ma personne, de ma personnalité, mes névroses, mes obsessions. Mon histoire. Je n'essaie pas de me cacher : j'écris à partir de moi, de mon monde. Je n'ai rien d'autre à offrir que cela. Me donner. Offrir. Être généreux. Dévoiler. Révéler. Être dangereusement nu. Tout le temps. (2012 :2)

Dans ce sens, Isabelle Grell, Docteure en Littérature, directrice et animatrice du site autofiction.org, soutient dans la conclusion de son livre *L'Autofiction* (2014, Armand Colin) :

L'autofiction est ainsi un procédé illégal et inégalé se soumettant à aucune doctrine invasive, totalitaire et refusant un chapeautage bien-pensant. L'ambiguïté qui lui est souvent reprochée est justement son essence. L'autofiction, c'est répondre « présent » quand la société ferme les yeux, oreilles et la bouche comme les trois singes. (2014 : 115)

Par ailleurs, au cours d'un entretien radiophonique, sur France Inter avec la journaliste Brigitte Kernel, ayant eu lieu le 21 avril 2015, l'écrivain déclare :

*Mes livres étaient des livres où j'écrivais avec « je », mon propre « je » Abdellah. Et je suis passé à d'autres « je » qui sont des personnages et je pense que maintenant que j'ai publié *Un Pays pour mourir*, je reviendrai peut-être à l'autre « je », le premier. (Lire Avec, minute 28 :26)*

Afin de mieux saisir l'écriture d'Abdellah Taïa, la réponse qu'il fournit à la journaliste Héléne Ferrarini de la Revue *Africultures*, lorsqu'elle lui demande si ses œuvres sont très autobiographiques est très significative :

Je mets beaucoup de moi-même dans tous mes livres. Je n'ai pas l'impression que l'écriture comme un imaginaire inventé, totalement étranger de ma personne, soit quelque chose qui me convienne. Je pense que je serais toujours dans une écriture qui dit mon propre rapport au monde et ma propre vision du monde. Peut-être qu'avec le temps, j'ai acquis le talent de développer certains détails fictionnels, mais ce n'est pas cela qui m'intéresse dans l'écriture. Ce qui m'intéresse, c'est dire l'essence de la vérité. Je n'ai pas le besoin d'étaler ma vie aux autres. En revanche, j'ai acquis avec le temps la capacité et le besoin de transformer une vérité très intime en texte littéraire. Cette technique définit mon écriture. Comme je n'étais que dans la technique, je ne me suis pas posé la question de la censure et de l'autocensure. Chez moi, le rapport à la vérité autobiographique est sans entrave puisqu'il est naturel. Je suis toujours animé par une forme de rapport très concret

à la vie. Je n'ai pas un esprit théorique et, en cela, je suis très peu français, car la France est dominée par la théorie. Mettre au service de cette vérité des éléments totalement autobiographiques et les assumer comme tels ne me dérange pas et ne me dérangera certainement jamais. (2017 : 4)

Nous pensons qu'essayer de cataloguer, d'étiqueter ou de référencer l'écriture d'Abdellah Taïa n'est pas le plus important dans l'œuvre de cet écrivain. En effet, au-delà de savoir si nous avons à faire à une autobiographie, une fiction ou une autofiction, termes qui pourraient définir son genre littéraire, ce qui nous semble relevant dans cet écrivain est sa maîtrise de la langue française, qu'il colonise, qu'il utilise et pour laquelle il crée des personnages inspirés du monde qui l'entoure, de ses souvenirs, de ses expériences et de ses vécus. Son imaginaire, ses fantaisies et ses fictions s'entremêlent pour construire des histoires puissantes et déchirantes. C'est là que demeurent l'originalité, la singularité et la particularité de la plume de cet auteur, qui dans chacun de ses livres révèle une petite parcelle de son « je », réelle ou inventée.

5. L'ALIÉNATION À TRAVERS LA VIE LENTE

L'objet de notre analyse se centrant sur l'aliénation, nous allons examiner comment celle-ci se manifeste au long de ce roman. Pour ce faire, nous estimons qu'il est nécessaire de définir ce terme qui est devenu d'un usage très commun dans la société actuelle. Par ailleurs, les environnements social, politique, économique et religieux, non seulement façonnent les individus, mais de surcroît les soumettent à d'imposants assujettissements et asservissements ayant la capacité de provoquer des dérèglements psychologiques. Dans ce sens, et comme nous allons le démontrer par la suite, l'émigration, l'espace d'accueil, la langue, l'âge et l'orientation sexuelle peuvent être le germe responsable de troubles, de dérangements, de dépressions ou de confusion mentale.

5.1 DÉFINITION DU CONCEPT D'ALIÉNATION

Ce terme renfermant, selon les lexicologues, une « grande surcharge sémantique », nous sommes amenées à nous interroger sur la valeur de cette dénomination. D'une part, nous relevons que ce mot provenant du latin *alienus* équivaut à « qui appartient à un autre », « autre » ou « étranger ». D'autre part, conformément au *Dictionnaire de droit privé*, consulté en ligne, nous pouvons lire :

Le mot "aliénation" désigne le résultat d'une opération juridique qui a pour conséquence de faire sortir un bien ou un droit du patrimoine de celui qui en est l'actuel propriétaire ou l'actuel titulaire. Dans cette acception, il est synonyme de "vendre", de "céder", de "léguer", de "donner". On dit "aliéner une propriété".

Cependant, c'est à travers l'explication fournie par le *Dictionnaire médical de l'Académie de Médecine*, consulté également en ligne, que nous parvenons à mieux saisir le comportement étrange de Mounir, le protagoniste donnant vie au récit :

Aliénation mentale : état d'un sujet devenu incapable, du fait d'un processus mental détérioré ou fonctionnel, de s'inscrire dans un système de relations sociales et donc devenu comme étranger au monde.

Ce terme très ancien est encore parfois repris par la terminologie administrative ou judiciaire. Dans ce sens l'individu est considéré comme n'ayant pas pleinement conscience des actes ou des faits dont il est l'auteur.

Si l'éclaircissement médical semblerait nous aider à mieux reconnaître et légitimer l'attitude de Mounir dans la société parisienne, c'est le sociologue et philosophe allemand, Hartmut Rosa, qui, à travers son œuvre *Aliénation et Accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*. (Éditions La Découverte, Paris, 2012) contribue à ce que nous comprenions plus profondément sa conduite. En effet, une des hypothèses soutenues dans sa conclusion attire tout particulièrement notre attention :

Le cœur du concept d'aliénation, tel que j'entends l'utiliser, réside dans la relation moi-monde : l'aliénation indique une distorsion profonde et structurelle des relations entre le moi et le monde, des manières dont un sujet se situe ou est « localisé » dans le monde. (2012 : 115)

C'est ainsi que Mounir, personnage principal du roman *La Vie lente*, extériorise et manifeste cette espèce de confusion mentale. L'incipit *in media res*, met à nu les réactions de ce jeune homme qui semble avoir perdu la raison et s'adresse à sa voisine, une vieille dame octogénaire, d'une manière très violente, quelque peu sauvage et sans aucun respect :

Les cimetières ce n'est pas ce qui manque à Paris, madame Marty.

Je lui ai crié dessus cette phrase trois fois. Non. Je l'ai vomie. Hors de moi. [...] J'ai essayé de respirer calmement. Fermer les yeux. Revenir à moi-même. Je n'y suis pas arrivé. C'était trop tard de toute façon. Il fallait aller jusqu'au bout. Je cherchais la bagarre moi aussi ce jour-là, je l'avoue. Augmenter l'intensité. Plus de feu. Plus de cris. Plus de venin. Plus de mots meurtriers. (2019 : 11)

Les phrases très courtes et saccadées révèlent l'état d'âme d'une personne qui a perdu complètement toute maîtrise de soi. Incapable de contenir sa rage, elle explose tel un volcan en pleine éruption dont les laves jaillissent avec puissance sans qu'aucune force humaine ne puisse y mettre fin.

Pourquoi est-ce que Mounir réagit de la sorte ? Comment expliquons-nous cette hystérie ? Ce sont les questions auxquelles nous essaierons d'apporter une réponse dans les lignes qui suivent.

5.2 CAUSES DE L'ALINÉATION

5.2.1. L'IMMIGRATION

L'immigration est à la source de grandes polémiques en France. Les différents attentats perpétrés aussi bien en 2012 qu'en 2015 n'ont fait qu'accroître cette acrimonie des Français envers les personnes étrangères, et plus particulièrement envers le collectif musulman, que l'on stéréotype et préjuge comme étant composé par de terroristes. En effet, les hommes politiques ayant instrumentalisé ce collectif afin de mettre en avant leurs idéologies, souvent racistes et xénophobes, ont semé, parmi les citoyens, des idées fausses éveillant des sentiments de peur, de crainte et de rejet. Par ailleurs, les propres personnes émigrées, ne souhaitant soulever aucune méfiance ni soupçon, tentent de devenir invisibles afin de passer totalement inaperçues.

L'auteur, par le biais de Mounir, se fait écho non seulement de cette atmosphère islamophobe, mais également de la condition de la vie des personnes immigrées, qui doivent se caméléoniser, quitte à souffrir des déséquilibres émotionnels très sérieux, comme nous pouvons le constater à travers les pensées de Mounir :

Plus rien n'avait d'importance. Ni l'avenir en France. Ni l'avenir au Maroc. Et encore moins l'avenir de l'adulte désarmé, domestiqué, que j'étais devenu depuis que j'avais choisi l'émigration.

Un rien et je bascule. Un rien et je saute. Un rien et j'explose.

Je ne supportais plus cette nouvelle voix dans ma tête. Elle était là tout le temps et elle me disait que j'étais nul, que la France, à vouloir me cultiver, me civiliser, m'avait castré. (2019 : 13)

Quitter son pays d'origine, ses racines, sa culture, sa langue, ses odeurs, ses saveurs, ses coutumes, etc. est à la source de chocs culturels très importants, et ce d'autant plus que souvent le pays d'accueil, selon l'origine des personnes immigrées, leur porte un regard de supériorité et de prépondérance. Mounir, par esprit de vengeance, retourne la situation et, en conséquence, il enflamme chez Antoine, son amant français, des sentiments d'humiliation et de vexation :

Tu n'as jamais été au musée du Louvre, Antoine ? Tu es français et tu n'as jamais été au Louvre ? Dans mes mots, il y avait soudain une mise à distance d'Antoine, de sa vie,

de son passé. Je le renvoyais à quelque chose, à un lieu de sa vie où la honte sociale était dominante. Il croyait en être sorti mais non. Voilà qu'un petit morveux de Marocain, en pleine remise en question existentielle, vient lui rappeler ce passé, lui fait ressentir qu'il n'est rien. Il appartient à la catégorie sociale très française des beaux qui ne vont jamais au musée.

Antoine a rougi. Baissé la tête. (2019 : 153-154)

Abdellah Taïa souhaite démontrer ce que peuvent ressentir les personnes immigrées, auxquelles on accroche des étiquettes d'illettrés, d'incultes et d'ignorantes ; suppositions et opinions préconçues qui visent à rabaisser, à dénigrer et à dévaluer des personnes sur lesquelles on souhaite dominer par la force, domination qui nous renvoie à une sorte de réminiscence colonialiste.

Cependant, nous nous apercevons dans ce roman que cette attitude va entraîner des conséquences négatives. En effet, Mounir, sentant son amant très vexé, ne doute pas, d'une part à se rabaisser et, d'autre part à paraître ignare :

Faire l'hypocrite, jouer faux, jouer machiavélique même, tout cela était largement dans mes capacités. J'avais un don naturel pour la comédie. Un talent inné.

Je fais celui qui aime et qui accepte l'autre comme il est. Je fais l'ignorant. Le Louvre, comme c'est beau, comme c'est grand, comme c'est extraordinaire. Je suis avec toi, Antoine, entièrement avec toi. Fais le guide.

Je ne dis rien, je laisse Antoine entrer dans la peau de son personnage. Il déplie le plan et montre le chemin à suivre jusqu'aux portraits du Fayoum.

C'est presque émouvant, au début, de le voir comme ça. Entre l'autoritaire et le blessé. Celui qui a besoin qu'on le console. Qu'on lui dise à quel point il est intelligent. À quel point il est capable. (2019 : 165-166)

Antoine, offensé et ulcéré rompt sa relation avec Mounir, rupture plongeant ce dernier dans un désarroi extrême, dans une crise existentialiste sans pair :

Pleurer ? Pleurer encore une fois ? Pleurer sur qui et sur quoi exactement ? Ce qui vient de se produire me dépasse tout en m'étant familier. J'ai brisé des cœurs. On m'a brisé le cœur. J'ai envie de me venger. Je le ferai à ma manière et cela ne servira à rien. Jamais je ne sortirai de ce cercle infernal. De l'incompréhension éternelle. De l'impossibilité d'être. Aller jusqu'au bout pour voir tout, absolument tout, se briser vite, si vite. (2019 :175)

Mounir est désespéré, il affronte une nouvelle rupture sentimentale, encore une déchirure, encore une blessure. L'amour lui fait faux bond, la tristesse, la douleur, la peine qui l'accablent, ramènent à notre mémoire les paroles de la chanson de Jacques Brel *Ne me quitte pas* :

*Ne me quitte pas
Il faut oublier
Tout peut s'oublier
Qui s'enfuit déjà
Oublier le temps
Des malentendus
Et le temps perdu [...]*

Mounir pleure, Mounir souffre, jeune homosexuel marocain, en possession d'un doctorat en littérature française, il doit avaler sa peine, se faire petit, se rendre invisible, se sous-estimer afin de se procurer une place dans un pays hostile, à l'intérieur d'une société défavorable aux personnes immigrées musulmanes quel que soit leur bagage culturel. Nous comprenons aisément que l'être humain ayant des limites, essayer de survivre dans une ambiance, non seulement inhospitalière, mais de surcroît nuisible, ne peut que conduire à l'aliénation, qui se présente comme une espèce de soupape permettant de se libérer de ce manque d'inhumanité.

5.2.2. LA FRANCE

Mounir arrive en France, pays du rayonnement culturel par excellence, afin d'achever ses études de littérature. Son doctorat sur *Fragonard et le roman libertin au XVIII^e siècle* n'a pu que le combler d'un orgueil incommensurable, lui, jeune Marocain, issu d'une classe sociale très humble. Cependant, après une vingtaine d'années vivant dans ce pays rêvé, ce pays affectionné, ce pays qu'il avait adopté, mais qui ne l'avait pas forcément adopté en retour, il ne se sent plus à sa place. Dès lors, tout lui devient hostile et adverse. La France ne représente plus l'espace rêvé, mais un univers appréhendé et responsable, non seulement de tous les changements et transformations de sa personnalité, mais aussi de cette voix intérieure qui sans répit le harcèle et le tourmente :

Un rien et je bascule. Un rien et je saute. Un rien et j'explose.

Je ne supportais plus cette nouvelle voix dans ma tête. Elle était là tout le temps et elle me disait que j'étais nul, que la France, à vouloir me cultiver, me civiliser, m'avait castré. Mais est-ce que tu te vois un peu, pauvre chose, pauvre et imbécile Mounir ? Regarde. Regarde bien dans le miroir. C'est qui ? Toi ? Non. Non, ce n'est plus toi. Tu n'es plus digne de ce très beau prénom. Mounir. (2019 : 13)

Sa vie à Paris, dans un bel appartement de la rue de Turenne, quartier très chic, ne lui insuffle nullement la paix et la sérénité qu'il espérait, regrettant même d'avoir quitté son studio de Belleville, dans un quartier moins sophistiqué. Il blâme la capitale française de l'avoir rendu à son image :

C'était moi. Après toutes ces années à Paris, je parlais comme les Parisiens. Avec la même froideur et la même arrogance. Et surtout avec la même ignorance de l'autre. Tout ce qui n'est pas Paris n'existe pas. Bien sûr. Comme c'est affreux. Comme c'est étrange. Comme c'est injuste. Comme c'est nul. (2019 : 154-155)

Ses introspections approfondies lui ouvrent les yeux, lui permettant ainsi de découvrir un monde, celui de la banlieue, qu'il ignorait, trop imbu de son propre égo, et excessivement désireux d'être reconnu comme un authentique français, malgré son apparence d'arabe :

Pour sortir de ma zone de confort et d'inconfort, j'avais décidé enfin, et avec beaucoup de honte je l'avoue, d'aller explorer la banlieue, d'aller à la rencontre de ces Français arabes, africains, nés ici mais que la France voyait toujours comme des immigrés. C'est-à-dire pas vraiment à la hauteur de ce pays. Presque indignes de ce pays.

Je voyais soudain le lien entre eux et moi. Clairement. Très clairement. Et, terrifié, je me rendais compte que depuis mon installation en France je les avais pareillement négligés, ignorés, maltraités, peut-être même méprisés.

Il a fallu que j'arrive à ce point précis de ma vie, à cet âge, pour que je me tourne vers eux, que je reconnaisse leur humanité, leur histoire, et que, avec une curiosité bienveillante et une humilité sincère, j'aie à côté d'eux réapprendre la vie. [...] Les aimer. De près. De loin. Les enregistrer en moi. Leur donner je ne sais quoi de moi. Construire un pont entre nous. Et surtout ceci : par ce mouvement, espérer être sauvé de cette perte de sens que je traversais, dans laquelle je m'enfonçais, être sauvé de cette rue de Turenne où, déplacé, je vivais comme un véritable ovni. Un homme malheureux. (2019 : 62-63)

À travers ses réflexions, nous nous apercevons que Mounir se réveille subitement pour prendre conscience que lui aussi, à l'image des Français, porte un regard de mépris, de supériorité et de prépondérance sur toutes ces personnes originaires d'Afrique, qu'il n'avait jamais côtoyées auparavant. En conséquence, souhaitant faire amende honorable et désirant découvrir un monde dédaigné jusqu'alors (mais un univers très riche avec lequel il envisage de se construire une nouvelle vie, l'éloignant de l'aliénation dans laquelle Paris l'avait soumis), il décide de tout quitter à Paris pour s'installer dans une des villes de la périphérie :

Là, rue de Turenne, un matin du mois d'avril, je prends cette décision : quitter Paris. Aller en banlieue. À Nanterre peut-être. [...]

Sortir de tous les territoires.

Il n'y a pas de beaux pays. Nulle part. Je le sais maintenant. La tête retrouvée, l'esprit clair, je le sais et je le vois. (2019 : 109)

Ne parvenant jamais à trouver un territoire accueillant, Mounir vit dans une perpétuelle fuite. Ayant quitté son pays natal, et voyagé par la suite, il déménage à plusieurs reprises, comme si l'espace nouveau pouvait le rassénérer. À cet effet, il nous semble intéressant de citer le professeur de l'Université de Valladolid, Christophe Rabiet, qui dans le livre *Alteridad y Escritura identitaria en el imaginario magrebí francófono* (Editorial Dykinson, 2022), évoque la « déterritorialisation », néologisme créé par le philosophe français Gilles Deleuze, caractérisant à la perfection le comportement du protagoniste de ce roman :

Cuando la territorialidad inicial ofrece una situación insatisfactoria al individuo, este tiene la posibilidad de abandonarla para buscar otra mejor. Este proceso corresponde a la segunda etapa: la desterritorialización. Deleuze y Guattari explican lo siguiente: "Se desterritorialiser, c'est quitter une habitude, une sédentarité. Plus clairement, c'est échapper à une aliénation, à des processus de subjectivation précis" (2022 : 27)

Dans ce même sens, François Zourabichvili, Maître de conférences à l'Université de Montpellier III - Paul Valéry, dans son livre *Le Vocabulaire de Deleuze*, (Ellipses Édition Marketing, 2003) explique le sens de « ligne de fuite » :

La ligne de fuite est une déterritorialisation. Les Français ne savent pas bien ce que c'est. Évidemment, ils fuient comme tout le monde, mais ils pensent que fuir, c'est sortir du

monde, mystique ou art, ou bien que c'est quelque chose de lâche, parce qu'on échappe aux engagements et aux responsabilités. Fuir, ce n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite. C'est le contraire de l'imaginaire. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau.... Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie. (2003 : 40)

Notre protagoniste, malgré toutes ses inquiétudes et confusions, fait preuve de clairvoyance et de lucidité. En effet, pour échapper à l'aliénation occasionnée par la ville de Paris, où règnent la solitude, l'indifférence et la froideur, il prend la décision d'abandonner son bel appartement de la rue de Turenne pour s'installer dans la banlieue parisienne où il se sentira mieux intégré, où il se rapprochera, en quelque sorte, de son Maroc.³

5.2.3. LES PROBLÈMES GÉNÉRATIONNELS

Avant de nous plonger dans l'analyse des problèmes générationnels, nous estimons pertinent de rappeler que le jeune Mounir habite l'un des quartiers les plus chics de Paris, néanmoins, nous connaissons très peu de choses sur ses voisins. Il semblerait que trois années cohabitant dans un même immeuble ne suffiraient pas à créer des liens de voisinage ou à mettre des noms et des visages sur des personnes partageant un même espace vertical. Mounir, ne percevait que des bruits :

Tout s'entendait à un moment ou à un autre. Le robinet. Le frigo qu'on ouvrait. Qu'on refermait. Un homme qui pissait debout. Un autre qui passait l'aspirateur à minuit. Les couples qui faisaient l'amour. La jeune fille qui regardait en boucle Friends. Une autre qui n'écoutait que les chansons de Barbara. La vieille dame juive du 3e étage qui allumait France Inter dès 6 heures du matin et ne ratait jamais le journal télévisé de 20 heures sur France 2. L'homme à la retraite qui sifflotait tout le temps et sa fille qui apprenait la samba au 1er étage. Le jeune couple bourgeois qui n'était jamais là et qui, quand il réapparaissait, mettait toujours le même disque triste de Billie Holiday. Et la voisine autrichienne qui rentrait toujours chez elle après minuit et faisait encore plus de bruit en marchant pieds nus. (2019 : 140)

³ En référence à son premier roman, *Mon Maroc* (Éditions Séguiet, 2000), récemment réédité par les Éditions Points.

Toute cette vie, cette agitation, ce brouhaha l'exaspèrent et l'empêchent de dormir. Cependant, tous ces bruits sont inhérents aux activités quotidiennes, routinières et vitales de l'être humain. Paradoxalement, Mounir, qui se trouve dans un état de léthargie, est incapable de comprendre que les gens autour de lui vivent, bougent et respirent. En conséquence, cette effervescence déclenche dans son esprit un état de surexcitation, de frénésie et d'aliénation dont le bouc émissaire sera l'être le plus démuni, le plus vulnérable, le plus fragile : sa voisine Madame Marty Simone. Simone, vieille dame octogénaire, survivant, tant bien que mal, toute seule, depuis 1970, dans un minuscule réduit de quatorze mètres carrés.

L'écrivain Abdellah Taïa fait jaillir une réalité sociale concernant les personnes âgées vivant seules, isolées et abandonnées. Il y a une cinquantaine d'années déjà, l'incontournable chanteur belge, Jacques Brel, clamait avec force et passion, de sa voix puissante une chanson sur *Les Vieux*, dont les paroles demeurent poignantes encore au XXI^e siècle :

Les vieux ne parlent plus

Ou alors seulement parfois du bout des yeux

Même riches ils sont pauvres

Ils n'ont plus d'illusions et n'ont qu'un cœur pour deux

Chez eux ça sent le thym, le propre

La lavande et le verbe d'antan

Que l'on vive à Paris, on vit tous en province

Quand on vit trop longtemps [...]

Les vieux ne bougent plus

Leurs gestes ont trop de rides leur monde est trop petit

Du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil

Et puis du lit au lit [...]

Les vieux ne meurent pas

Ils s'endorment un jour et dorment trop longtemps [...]

La vision tragique de la vieillesse, se reflète à travers les deux mots qui composent le titre de la chanson-poème de Jacques Brel. Un unique déterminant accompagne le substantif « vieux », terme extrêmement péjoratif pour se référer aux personnes âgées. Les paroles nous catapultent dans la vie des vieillards, terme également péjoratif, et la musique, au lieu de nous bercer, nous secoue violemment. À travers son art, le chanteur, conscient d'un problème sociétal, rend visibles nos ascendants auxquels nous devons notre présence sur terre.

Même si nous les voyons peu, tout comme Madame Marty qui sort à peine de sa pauvre demeure, ils existent. Il s'agit de personnes et non pas de vieux meubles que l'on jette ou que l'on place dans des entrepôts pour s'en débarrasser, sans nul regret ou amertume.

De nos jours, il existe cette même perception des personnes âgées, qui dès lors qu'elles ne sont plus nécessaires sont « garées » dans des EHPAD, Établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, ou enfermées entre leurs quatre murs. Dans ces circonstances, dans nos sociétés, il est devenu habituel et banal d'apprendre par les médias, comme un fait divers sans grande importance, que l'on a découvert, après de nombreux jours, une personne âgée décédée dans son domicile, sans que qui que ce soit n'ait remarqué son absence. Ces êtres humains seraient-ils devenus invisibles ? Sont-ils une gêne ? Or, si nous nous reportons à l'infographie sur la population de la France, publiée en novembre 2018 par le quotidien *Charente Libre*, nous constatons que les seniors, personnes de plus de 65 ans, représentent, en 2018, un 20 % des habitants, et il est prévu que ce chiffre augmente jusqu'à atteindre un 29 % en 2070 :

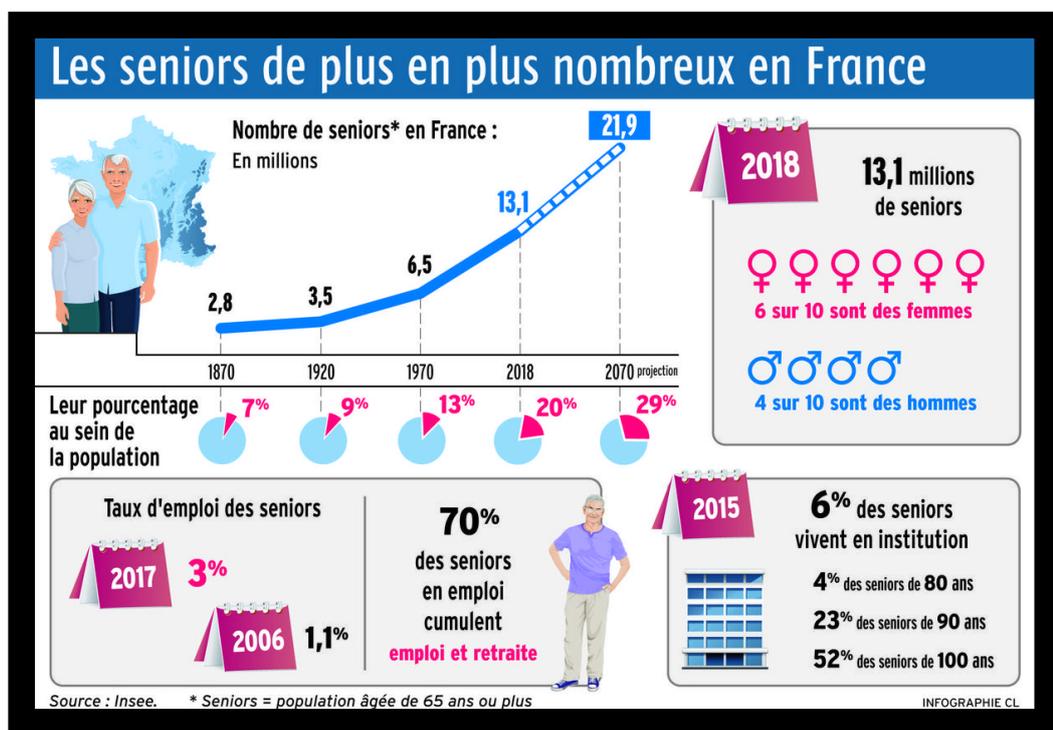


Photo 3. Infographie sur la population française. Source quotidien Charente Libre - 2018

Dans *La Vie lente*, ce groupe de personnes, qui fait partie de la France, de sa société, de son histoire, de son économie ainsi que de sa vie politique, est rendue visible par le biais de Madame Marty. Au fil des pages, nous pouvons découvrir son existence, remplie de tristesse, de nostalgie et de souvenirs. Avec Mounir, excentrique et parfois aliéné, elle redevient vivante, importante, lui confiant même des fragments personnels et intimes de sa vie :

Elle m'a raconté des bouts de sa vie. Des éclats de sa vie. Les combats. Les drames. La solitude depuis très longtemps comme seule compagne. Elle a parlé de sa sœur, Manon, juste un peu pour commencer. Plus tard, elle m'a donné tous les détails de la disparition de Manon à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Madame Marty a parlé de ce qui l'avait poussée à prendre un deuxième boulot dans les années 1970 pour pouvoir s'acheter son petit studio de 14 mètres carrés. (2019 : 144)

La solitude, l'isolement, le désert relationnel unissent ces deux êtres à la dérive qui malgré leur différence d'âge, leurs origines et leurs niveaux culturels se professent une mutuelle affection. Madame Marty s'occupe de lui, tout comme l'aurait fait sa propre mère au Maroc :

Une casserole pleine de soupe et cinq livres. Devant la porte de mon appartement.[...]

Quand ça va mal, il faut manger, Mounir. Remplir son estomac et ne pas laisser le corps se noyer dans l'aigreur, l'amertume, les acides.

Ma mère au Maroc disait la même chose.

Il n'y a que cela de vrai : ce petit moment où l'on est tous ensemble en train de goûter à la nourriture, la même nourriture avec les mêmes épices. Tous en train de reprendre des forces pour aller de nouveau affronter le monde et les gens. Il n'y a que cela de vrai. Manger. Mange. Mange, Mounir.

J'ai soulevé le couvercle de la casserole. Ce n'était pas de la soupe. C'était bien mieux. Du bœuf aux carottes. L'odeur me disait clairement à quel point il était délicieux, ce plat. L'appétit, je l'avais, je l'avais après la nuit étrange que je venais de vivre en sortant du commissariat.

Je me suis souvenu du conseil de ma mère. (2019 : 131-132)

Mounir, quant à lui, lui fait preuve de toute son attention :

Je vis ici, dans la rue de Turenne, depuis les années 1970, et aucun habitant de cet immeuble ne m'a jamais apporté quoi que ce soit. Toi, tu m'as offert un Tropicana citron vert-ananas et tu m'as dit que c'était une des choses que tu aimais le plus en France, ce jus. Tu m'as offert des gâteaux algériens. Des biscuits au petit-lait qui coûtent 70 centimes d'euro. Tu m'as offert plusieurs fois un peu de tagine quand il t'arrivait d'en préparer. Et tu m'as offert des petites boîtes de chocolats de chez Jacques Genin. J'ai mangé le chocolat et j'ai gardé les boîtes métalliques. Toutes. (2019 : 149)

Malheureusement, cette bonne entente, cette belle complicité se brisent, tout d'un coup, en mille morceaux. En effet, le jeune Mounir, dont l'état psychologique ne fait que se dégrader, ne supporte plus les bruits que la pauvre Simone fait dans son minuscule appartement. Ne pouvant plus les souffrir, il lui en fait part, donnant lieu à un échange de propos, sur un ton violent, entre ces deux êtres esseulés :

Je sais pourquoi tu viens me voir. Ne t'inquiète pas. Je ferai attention à partir de maintenant. Promis.

Les chaises surtout, quand tu les déplaces... ça fait un bruit infernal...

Infernal ! N'exagérons rien, quand même !

Si, si, je t'assure. Non seulement il y a le bruit de tes pas, boum boum, le bruit des chaises que tu tires sans cesse, mais il y a aussi, surtout surtout, l'écho de tous ces bruits dans mon appartement... Les bruits et l'écho de ces bruits... C'est insupportable. Vraiment.

Alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse exactement ?

Penser à moi pendant que tu fais du bruit. À quel point cela me dérange.

Tu es drôle, jeune Marocain... Très drôle... [...]

Écoute-moi bien. Le bruit que je fais, c'est le bruit de la vie d'une femme qui a un peu plus de 80 ans, qui vit seule depuis trop longtemps dans une boîte de sardines, comme tu peux le voir. [...]

J'ai un conseil pour toi. Écoute-moi bien... Tu vas t'habituer, tu verras. Entraîne-toi dès maintenant pour faire de ces bruits, mes bruits et les bruits de la voisine autrichienne, pour faire d'eux des bruits amis. Tu comprends cela, des bruits amis ? Si tu t'acharnes à les considérer comme des bruits ennemis, ils le seront encore plus. Des bruits amis... S'il te plaît... Ma tête... Ma tête... Je ne dors pas, je ne dors plus depuis que j'ai déménagé rue de Turenne. Pas assez et pas profondément. Pas assez et pas d'une traite. J'ai l'impression que je ne suis plus moi... (2019 : 137-139)

Cependant, Mounir, noyé dans son mal de vivre, complètement désorienté, tout à fait égaré et écarté de la réalité, se métamorphose en un individu cruel, proférant des mots d'une férocité sans pair contre la pauvre Simone :

Tu vas me tuer ! J'ai de l'hypertension, tu le sais très bien. Je prends des médicaments, beaucoup de médicaments. Tu comprends ? Tu entends ? Tu vas me tuer... Je vais mourir à cause de toi et de tes névroses. Je vais mourir. C'est ça que tu veux ?

Ce à quoi j'ai répondu, ravi et inconscient à la fois : Mais vas-y, meurs. Meurs. Les cimetières ce n'est pas ce qui manque à Paris, madame Marty. Tu veux que j'en choisisse un pour toi ?

Ç'a été comme si je lui avais planté un couteau dans le cœur Elle s'est calmée d'un coup. Son visage était devenu livide. Blanc blanc. Le sang ne remontait plus jusqu'à sa tête. Elle va faire une syncope. Elle va faire une syncope. (2019 : 19)

Cet échange de mots malvenus met en exergue que ces deux personnages non seulement souffrent, mais subissent les conséquences de la pression de la société dans laquelle ils font trainer leur vie. Autour d'eux, tout bascule : l'amitié qu'ils se professaient l'un à l'autre s'est métamorphosée en peur chez Simone et en rage chez Mounir. Si auparavant ils étaient unis par la tendresse, dorénavant c'est l'aliénation

qui rassemble leur inimitié. En effet, suite aux différents attentats terroristes perpétrés en France, certains partis politiques ont mené des campagnes islamophobes ayant servi à attiser la frayeur parmi une grande proportion de la population, qui a les Arabes dans le collimateur. Par ailleurs, les Maghrébins et Maghrébines aussi ont peur car ils perçoivent les menaces et les discriminations.

Le jeune Mounir a-t-il sombré dans le délire, dans la divagation ? Comment expliquer ce comportement hystérique ? Il nous faudra attendre patiemment la fin du roman pour y découvrir les possibles raisons. Toutefois, c'est grâce au huitième chapitre, « Fin 1 », que nous comprenons que la douleur provoquée par la perte de la mère du protagoniste est à l'origine du déclic qui a enfoncé le jeune homme dans un trouble mental sans nom.

5.2.4. L'HOMOSEXUALITÉ

L'homosexualité est une thématique constante jalonnant le roman d'Abdellah Taïa, du début jusqu'à la fin. Comme nous l'avons signifié précédemment, l'écrivain a été amené à quitter le Maroc, non seulement poussé par son rêve de parachever ses études littéraires à Paris, mais également pour s'enfuir et éviter de la sorte l'aliénation de son pays natal, étouffant, antilibéral et xénophobe à outrance.

L'écrivaine franco-marocaine, Leïla Slimani, explique dans son livre *Sexe et Mensonges. La vie sexuelle au Maroc*, publié aux Éditions des Arènes en 2017, les raisons pour lesquelles certains écrivains et écrivaines maghrébins puisent leur inspiration littéraire sur la problématique sexuelle et éprouvent l'irrépressible besoin d'en parler, comme s'il s'agissait d'un acte cathartique, leur permettant de retrouver une certaine paix et de vivre en harmonie avec eux-mêmes :

Il me semble que les Maghrébins sont très bien placés pour aborder des thématiques liées à la douleur sexuelle, à la frustration ou à l'aliénation. Le fait de vivre ou d'avoir grandi dans des sociétés où la liberté sexuelle n'existe pas fait du sexe un objet d'obsession permanente. La sexualité est d'ailleurs une problématique très présente dans la création littéraire contemporaine. On la retrouve chez Mohamed Choukri, Tahar Ben Jelloun, Mohamed Leftah, Abdellah Taïa. (2017 : 7)

L'écrivain, par l'intermédiaire de Mounir, va, d'une part, dévoiler les souffrances, les abus et les mépris subis à Salé, sa ville natale, et d'autre part, révéler ceux auxquels il se heurte dans son pays d'accueil. Que ce soit pendant sa jeunesse au Maroc, ou en France, des années plus tard, Mounir ne parvient à se sentir à l'aise nulle part. Les questions rhétoriques, auxquelles il ne trouve aucune réponse, témoignent des inquiétudes et des tourments qui le poursuivent et le harcèlent, sans trêve, où qu'il aille, où qu'il se trouve, quel que soit son âge :

Que faire de moi et de ma vie au Maroc maintenant que tout le monde savait officiellement que j'étais pédé, une petite chose folle ? Et que faire de tous ces désirs fous pour les hommes qui n'arrêtaient pas de monter, monter, en moi ? (2019 : 39)

Telle est la question que le jeune Mounir se pose alors qu'il n'a que quinze ans. Une fois la quarantaine atteinte, il semble ne pas avoir trouvé une explication, car ces mêmes interrogations le hantent toujours :

Qu'est-ce que je fous ici, dans ce bled, sur ces terres, dans cette culture ?

Encore et encore les mêmes questions, les mêmes interrogations, les mêmes non-réponses.

Que faire ? Que faire ? Où aller reproduire de nouveau la stratégie de la fuite ? Où, dans ce Paris indifférent, reprendre la course solitaire ? Où se morfondre dans la douleur et l'apitoiement sur soi ? Où ? (2019 : 178)

Mounir se souvient de ses premières expériences sexuelles au Maroc où il assouvissait les besoins des hommes du quartier, qui n'osaient pas reconnaître leur orientation sexuelle, ou des étrangers, qui abusaient sans aucune honte ni retenue d'un adolescent fragile et vulnérable en échange de quelques sous. Ses confidences nous amènent à constater qu'il est tyrannisé par une société hypocrite, puis qu'elle condamne, d'un côté, l'homosexualité, et détourne, d'un autre côté, son regard du tourisme sexuel en vogue, depuis le XIX^e siècle. Grâce à l'étude réalisée par les chercheurs et co-auteurs de l'ouvrage *Sexualités, Identités et corps colonisés. XV^e siècle-XXI^e siècle* (CNRS Éditions, 2019), nous pouvons rapporter ces observations :

En effet, dès le XIX^e siècle, certaines destinations comme l'Italie du Sud ou le Maghreb (en particulier Tanger) ont été recherchées par les homosexuels européens pour y trouver des partenaires sexuels locaux, dans le cadre de rapports marchands. Il s'agissait

alors d'échapper au carcan d'une Europe hétéronormée en trouvant refuge auprès de sociétés que l'orientalisme littéraire et pictural conduisait à imaginer comme plus permissives : l'objectif étant de trouver sur place une offre prostitutionnelle présentant une disponibilité et des qualités érotiques spécifiques. C'est dans un contexte idéologique similaire, qui active une géographie du désir et des imaginaires fantasmatiques équivalents que le tourisme homosexuel postcolonial s'inscrit. (2019 : 154)

Ceci nous aide à mieux comprendre le comportement de la communauté et des personnes étrangères, heureux de pouvoir trouver des personnes comme Mounir pour donner libre cours à tous leurs fantasmes sexuels :

Mon corps ne pouvait pas accepter tout cela. Tous ces étrangers qui avaient entendu parler de moi, de ma disponibilité, de mon ouverture d'esprit. Mounir, pas de problème. Il est à tout le monde. Il est exceptionnel quand il se donne. Mieux : elle est exceptionnelle. (2019 : 45)

Comme nous pouvons le percevoir à travers la sentence « elle est exceptionnelle », non seulement Mounir est insulté, mais il est en outre rabaisé et assimilé à une femme, être fragile et déséquilibrée aux yeux de certains individus et tout particulièrement dans l'imaginaire marocain de l'œuvre de Taïa.

Le protagoniste de ce récit se sent utilisé et projette toute la faute, non pas contre les « autres », mais contre lui-même et son homosexualité, au point de vouloir en guérir, comme s'il s'agissait d'une maladie s'effaçant avec des médicaments. Ce n'est pourtant pas vers la médecine qu'il va se tourner, mais vers la religion, grâce à laquelle il aspire à se « sauver » :

Je me suis mis à prier, à fréquenter la mosquée tous les jours. Ils ont cru que ce n'était qu'un rôle que j'allais vite abandonner. On va te manquer, tu verras. C'est toi qui reviendras de toi-même.

Pendant toute une année, la prière m'a sauvé, m'a apporté un sens, m'a éloigné de l'homosexualité. M'a protégé des hommes frustrés du quartier.

Il est devenu sincèrement musulman, le petit Mounir. Il nous faut trouver quelqu'un d'autre. (2019 : 46-47)

Malheureusement, cette retraite spirituelle n'a pas résolu ses problèmes identitaires. Quelques années plus tard, il pense que la France va lui donner la plénitude

qu'il a tant souhaitée. L'enchaînement des fuites (fuite de soi, fuite de son pays, fuite de ses différents logements à Paris) met en relief une instabilité émotionnelle sans égale. Cette quête de soi-même et ce manque d'enracinement dévoilent la fragilité et la faiblesse de son état mental, qui le prédisposent à basculer dans un autre monde, dans une autre réalité, dans une aliénation l'amenant à reconstruire un univers à sa façon. C'est dans ce sens qu'il va se fabriquer, sur mesure, un personnage imaginaire : l'inspecteur de police Antoine. Mounir, décrit leur première rencontre dans le RER A, leurs relations amoureuses, leurs disputes et leur rupture. Dans un moment de clairvoyance, il se pose des questions :

Qu'est-ce qui se passe ?

Suis-je toujours dans la réalité, la même réalité que j'ai laissée derrière moi en allant à l'interrogatoire, au commissariat ? Et l'inspecteur, c'était Antoine, vraiment Antoine, Antoine dans une nouvelle peau ?

Je ne sais plus. Je suis en moi et en dehors de moi. Devant l'impossible.[...]

Le temps n'est plus le temps.

Je me vois malgré moi dans une forêt filmée par Andreï Tarkovski. Le Sacrifice. Son dernier long métrage.

Je me vois dans Vertigo, d'Alfred Hitchcock, perdu, obsédé par l'ombre de la mort, fou d'amour pour un être qui n'a peut-être jamais réellement existé. Antoine. Une fiction pure. Une fiction diabolique. Le miroir dans le miroir. (2019 : 93-94)

Mounir est constamment décrit par ses agresseurs comme « petit adolescent gay efféminé », « petite chose fragile coincée et timide », « pédé », « gay », « chochette », « petite chose folle », « petit garçon fragile », mots proférés avec perversité et malveillance qui contribuent à l'éloigner de la société cruelle et sectaire dans laquelle il vit. Son refuge devient dès lors son imaginaire, sa fantaisie, son aliénation.

6. CONCLUSIONS

L'objectif de ce travail était de réaliser une étude sur l'aliénation présente tout au long du roman *La Vie lente* de l'écrivain marocain Abdellah Taïa. Nous avons estimé qu'il était très important de nous pencher tout d'abord sur la vie de l'auteur. Nous avons ainsi appris que sa première jeunesse s'est déroulée au Maroc, au sein d'une famille nombreuse très pauvre où la mère livrait des luttes quotidiennes pour subvenir aux besoins de tous ses enfants. Tout un exemple à suivre pour Abdellah Taïa, qui a souhaité lui rendre hommage à travers son dernier livre, *Vivre à ta Lumière*, qui vient d'être publié aux Éditions du Seuil. Cependant, son orientation sexuelle le convertit très rapidement en une tête de turc, le faisant subir des violences de tous genres. À l'âge de vingt-cinq ans, il fuit son pays natal pour s'installer en France, où il réside encore aujourd'hui, livré à l'écriture où il laisse un peu de lui.

Le récit que nous avons étudié se déroule en 2017, juste deux ans après les attentats perpétrés en France, à l'issue desquels l'islamophobie n'a fait que croître. C'est dans cette atmosphère de haine et de rancœur que Mounir, voit qu'il n'est plus à sa place. Se sentant lui aussi en danger, il se réfugie dans une sorte d'aliénation pour se protéger du monde hostile qui l'étouffe.

Abdellah Taïa nous embrouille et nous désoriente, nous ne savons pas si nous sommes face à une autobiographie, à une autofiction, ou à une fiction. Cependant, nous avons compris qu'il joue avec le lectorat et cherche à le confondre, à le faire rentrer dans son jeu de construction identitaire. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il propose deux fins pour son livre : il nous permet ainsi de juger comment on pourrait clore ce récit. Mais... est-ce que nous ne serions pas face à une nouvelle fuite de l'auteur ? Ou, tout au contraire, ne chercherait-il pas à nous activer en nous faisant participer avec lui de la création littéraire ?

L'écrivain tisse un filet très précis, dont les mailles attrapent Mounir, comme une proie, et peu à peu pris au piège de l'immigration, de la France, de l'homosexualité et des relations sociétales, il se réfugie dans son monde, basculant vers l'irrationalité et s'inventant un monde sur mesure.

À travers le personnage de Mounir, Abdellah Taïa pose un regard critique sur une société devenue déshumanisée. En plein cœur de Paris, ville mythique, inspiratrice d'artistes, symbole de l'amour, capitale de la culture, il existe grand nombre de personnes que la société rend invisibles. Elles vivent dans l'oubli, dans l'indifférence et dans une immense solitude. Il est souvent difficile de garder tout son bon sens dans une ville aussi écrasante où tout semble briller, mais où les grandes misères humaines, qu'on le veuille ou non, sont omniprésentes.

Pour illustrer cette conception de la civilisation sectaire, deux existences se contrapotent, d'une part, Simone, la vieille dame octogénaire qui vit au ralenti, emprisonnée dans un misérable appartement, comptant les heures et attendant résignée sa mort comme « les vieux » de la chanson de Jacques Brel ; et d'autre part, Mounir un jeune homme marocain, devenu suspect à cause de ses traits physiques et de sa carte d'identité. Les deux partagent le désir de la fuite : l'une souhaite fuir la vie et mourir, l'autre, s'échapper de la réalité pour s'exiler dans un nouveau monde bienveillant.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que ce travail nous a permis de constater que tout peut basculer du jour au lendemain. Nous construisons des rêves, nous fabriquons des idéaux et nous imaginons un monde meilleur, tout comme Mounir, qui laisse derrière lui un pays adverse et sublime la nouvelle nation. Cependant, et souvent malgré tous les efforts que l'on peut réaliser, le système tyrannique nous rejette. Mounir est refoulé, non seulement par les Français parce qu'il est Marocain, stéréotypé comme musulman et terroriste. Il est de même proscrit par les Marocains, jugé mauvais musulman parce qu'il est homosexuel. Relégué par les uns et répudié par les autres, il est difficile de maintenir la tête froide et les pieds sur terre. Toutefois, ressembler à la grande majorité signifierait perdre sa propre identité et sombrer dans l'aliénation. Dans ce roman, il est conseillé à Mounir de consulter un « docteur de la tête », dont Paris est plein, ce qui nous laisse penser qu'il existe beaucoup de gens partageant ces souffrances, s'agissant alors d'une maladie inhérente à la société dans laquelle nous vivons, qui n'accepte pas les différences :

Vous êtes un solitaire qui aime lire et qui est devenu, à force de lire, obsédé par le moindre petit bruit extérieur, étranger à sa bulle. Un rien vous dérange. C'est bien résumé?

Je vois que vous commencez à me comprendre. Je l'avoue, je suis devenu ces dernières années un peu paranoïaque et extrêmement névrosé.

Les docteurs de la tête. Les docteurs de la tête. Courez-y. Il y en a plein à Paris, on vous l'a dit. (2019 : 33)

Pour terminer, nous aimerions mentionner la chanson de l'auteure-compositrice et chanteuse belge, Lara Fabian, dont les paroles sur la différence symbolisent la liberté quelle qu'elle soit :

La différence

Celle qui dérange

Une préférence, un état d'âme

Une circonstance

Un corps à corps

En désaccord

Avec les gens trop bien pensant

Les mœurs d'abord

Leur peau ne s'étonnera jamais des différences

Elles se ressemblent, se touchent

Comme ces deux hommes qui dansent [...]

De Verlaine à Rimbaud

Quand on y pense

On tolère l'exceptionnelle différence [...]

La différence

Quand on y pense

Mais quelle différence ?

Que nous parlions d'idéologie, d'orientation sexuelle, de goûts, de choix, la richesse de l'être humain réside dans la différence, que nous devons apprendre à respecter et à tolérer pour vivre dans un climat harmonieux. Tel est le message que notre auteur souhaite nous faire parvenir dans son œuvre.

7. BIBLIOGRAPHIE

- Boëtsch, G. et al. (2019). *Sexualités, Identités et corps colonisés. XV^e siècle-XXI^e siècle*. CNRS Éditions.
- Calsamiglia Blancafort, H. et Tusón Valls, A. (2001). *Las Cosas del saber. Manual de análisis del discurso*. Editorial Ariel.
- Bruchner, P. (2017). *Un racisme imaginaire. Islamophobie et culpabilité*. Éditions Grasset.
- Césaire, A. (1994). *Le Discours sur le colonialisme*. Éditions Présence africaine.
- Doubrovsky, S. (1999). *Laissé pour conte*. Éditions Grasset et Fasquelle.
- Gasparini, P. (2008). *Autofiction. Une aventure du langage*. Éditions du Seuil.
- Grell, I. (2014). *L'Autofiction*. Armand Colin.
- Hajjat A. et Mohammed M. (2013). *Islamophobie – comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*. Éditions La Découverte.
- Lejeune, P. (1975). *Le Pacte autobiographique*. Éditions du Seuil.
- Perrault, C. (2020). *Contes*. Éditions eBooksFrance.
- Rabiet, C. (2022). Mujeres y desterritorialización en la novela *Ma Part de Gaulois* de Magyd Cherfi. En C. Pena López y M. Ruiz Cano (Ed.), *Alteridad y escritura identitaria en el imaginario magrebi francófono* (pp. 27-37). *Alteridad y Escritura identitaria en el imaginario magrebi francófono*. Editorial Dykinson.
- Rosa, H. (2012). *Aliénation et Accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*. Éditions La Découverte.
- Slimani, L. (2017). *Sexes et Mensonges. La Vie sexuelle au Maroc*. Éditions des Arènes.
- Taïa, A. (2019). *La Vie lente*. Éditions du Seuil.
- Taïa, A. (2022). *Vivre à ta lumière*. Éditions du Seuil.
- Zourabichvili, F. (2003). *Le Vocabulaire de Deleuze*. Ellipses Édition Marketing, S.A.

8. SITOGRAPHIE

Audureau, W., Laurent S., Damgé M. et Zerrouky M. (2015, novembre 24) « Cinq idées reçues sur l’islam et le terrorisme » *Le Monde*. Disponible sur : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/11/25/cinq-idees-recues-sur-l-islam-et-le-terrorisme_4817306_4355770.html

[Dernière consultation : 27 avril 2022].

Boukhari, K. (2007). « Abdellah Taïa, homosexuel envers et contre tous », *Tel Quel*, n° 277. Disponible en ligne sur : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2022/04/22/pendant-ma-vie-au-maroc-jamais-je-n-avais-associe-ces-deux-idees-la-france-et-la-peur_6123259_3212.html

[Dernière consultation le 20 avril 2022].

Braudo, S. *Dictionnaire juridique*. Disponible sur : <https://www.dictionnaire-juridique.com/definition/alienation-aliener.php>

Brel, J. (1963). *Les Vieux*. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=znTA1t_2_kA

[Dernière consultation le 18 juin 2022].

Brel, J. *Ne me quitte pas*. <https://www.youtube.com/watch?v=i2wmKcBm4Ik>

[Dernière consultation le 6 juin 2022].

Campion, J. (2021, septembre 14). « Six ans après les attentats du 13-Novembre, pourquoi le bilan exact des blessés reste-t-il difficile à établir ? » Disponible sur : https://www.francetvinfo.fr/faits-divers/terrorisme/attaques-du-13-novembre-a-paris/proces-des-attentats-du-13-novembre-2015/six-ans-apres-les-attentats-du-13-novembre-pourquoi-le-bilan-exact-des-blesses-reste-t-il-difficile-a-etablir_4766897.html

[Dernière consultation : 23 avril 2022].

Charente Libre (2018, novembre 23). *Les seniors représentent 20% de la population en France [infographie]*. Disponible sur :

<https://www.charentelibre.fr/france/les-seniors-representent-20-de-la-population-en-france-infographie-5586145.php>

[Dernière consultation le 18 juin 2022].

Chraïbi, S. (2021, décembre 2021). Il y a 15 ans, quand Abdellah Taïa faisait son coming-out dans nos colonnes. https://telquel.ma/2021/11/12/il-y-a-15-ans-quand-abdellah-taia-faisait-son-coming-out-dans-nos-colonnes_1742972

[Dernière consultation le 28 avril 2022].

Dictionnaire médical de l'Académie de Médecine- version 2022. Disponible sur :

<https://www.academie-medecine.fr/le-dictionnaire/index.php?q=ali%C3%A9nation%20mentale>

[Dernière consultation le 6 juin 2022].

Fabian, L. *La Différence*. Disponible sur :

<https://www.youtube.com/watch?v=pRE-tKpYSlS>

[Dernière consultation le 21 juin 2022].

Ferrarini, H. (2017, juillet 11). Abdellah Taïa : « Le besoin de transformer une vérité très intime en texte littéraire ». *Africultures. Les mondes en relation*. Disponible sur :

<http://africultures.com/abdellah-taia-besoin-de-transformer-verite-tres-intime-texte-litteraire/#prettyPhoto>

[Dernière consultation : 16 mai 2022].

Kernel, B. (2015, avril 21). Abdellah Taïa. *Lire Avec. France Inter* Disponible sur :

<https://www.franceinter.fr/emissions/lire-avec/lire-avec-21-avril-2015>

[Dernière consultation : 16 mai 2022].

Meer N. (2022, janvier 01). « L'islamophobie, un racisme à l'égard des Musulmans européens », *Hommes & migrations*, 1324 | 2019, Disponible sur : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/8172>

[Dernière consultation : 23 avril 2022].

Taïa, A. (2022, avril 22). « Pendant ma vie au Maroc, jamais je n'avais associé ces deux idées : la France et la peur » *Le Monde*. Disponible sur : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2022/04/22/pendant-ma-vie-au-maroc-jamais-je-n-avais-associe-ces-deux-idees-la-france-et-la-peur_6123259_3212.html

[Dernière consultation : 27 avril 2022].

Terrafemina (2012, août 30). « Rentrée littéraire 2012 : Abdellah Taïa, 'Infidèles' » *Terrafemina*. Disponible sur : <https://www.terrafemina.com/culture/livres/articles/16908-rentree-litteraire-2012-abdellah-taia-l-infideles-r.html>

[Dernière consultation : 15 mai 2022].